

Les dossiers de la métallurgie CGT

« Il est de notre responsabilité de poursuivre le combat de Jean- Pierre Timbaud »

Jean-Pierre Timbaud

Par Claude Ven Président de l'IHS CGT Métallurgie
prononcé le 21 Octobre 2011 au centre JP Timbaud

Il y a 70 ans tombaient sous les balles nazies, avec la complicité de traîtres français, 27 camarades. Parmi eux un certain Jean-Pierre Timbaud.

Nous sommes ici pour célébrer un bien cruel anniversaire : **le 70^{ème} d'une exécution.**

Il y a 70 ans tombaient sous les balles nazies, avec la complicité de traîtres français, 27 camarades. Parmi eux un certain **Jean-Pierre Timbaud**. Lors de la construction de ce centre de rééducation professionnelle, notre camarade **Bernard Cagne**, récemment disparu, proposa qu'il en porte le nom. La décision ne souffrit aucune hésitation et fut unanime. Pourquoi un tel enthousiasme ? Rappelons-nous. Prenons un peu de temps pour évoquer sa vie et son combat.

Le vingtième siècle était encore bien jeune quand, le **20 septembre 1904**, vit le jour **Jean-Pierre Timbaud**. Les premières années, l'éveil à la vie, la découverte du monde se feront passage d'Angoulême à deux pas de la rue qui porte aujourd'hui son nom. Dans ce *onzième arrondissement de Paris* ce n'est pas forcément la misère mais le quotidien laborieux, l'angoisse des lendemains des quartiers populaires. Ici la vie grouille, faite de centaines d'ateliers parfois sordides, de petits commerces, de débits de boissons, de masures et d'appartements minuscules où s'entassaient les générations. Alors au milieu de tout ça avec quatre enfants et un seul salaire... Mais **Jean-Pierre** restera toujours attaché à ce milieu fait d'incertitudes, de douleurs mais aussi de chaleur et d'espérance.

A **10 ans** c'est la rupture. On vient d'assassiner **Jaurès** et l'Europe sombre dans un conflit monstrueux. Le père n'a pas le choix : il chausse les brodequins de l'infanterie pour monter lui aussi à la frontière, défendre la patrie. Le sol sacré des ancêtres sera bientôt celui des tranchées et des charniers à ciel ouvert. La grande boucherie n'en est qu'à ses débuts. La famille se retranche sur la terre natale à **Payzac en Dordogne**. Après les ruelles et les arrières cours, la campagne, l'espace, le ciel à perte de vue. Pour le petit gavroche du **XI^{ème}** c'est un nouvel horizon. Pourtant la découverte de la nature, la course dans les bois, les jeux dans l'herbe ne sont pas vraiment à l'ordre du jour. Si dans le nord c'est au canon, hommes et chevaux compris que l'on retourne la terre, ici aussi elle réclame sa part de sueur et d'effort. Alors ce sont les femmes

et les enfants qui s'y mettent. **Jean Pierre** s'investit dans les travaux de la ferme, cette rude école de la vie avec un certain enthousiasme. La communale attendra. Que d'efforts il lui faudra plus tard pour compenser ce manque d'instruction.

Au fil des mois la liste qui ornera bientôt les monuments aux morts s'allonge. Mais après deux interminables années dans la file d'attente de la chair à canon, le père en réchappe. Ces quatre enfants lui donnent droit au privilège de revenir à l'arrière pour participer à l'effort de guerre. Toute la famille prend la direction de **Decazeville**.

Nouveau décor, nouveau pays. Ici ce sont des mines de charbon, des forges, des fonderies. **Jean-Pierre** est en âge lui aussi d'alimenter l'infamale machine. Ce sera la fonderie. Pour ce garçon déjà solide le choc est rude : le bruit infernal avec ses grincements, ses claquements, ses coups de gueule et ses cris, la chaleur étouffante, le mélange permanent de sueur et de poussière qui colle à la peau et brûle les yeux et puis l'éclat intense et le souffle brûlant de la coulée du métal en fusion. Au milieu de tout ce fracas les accidents ne manquent pas et la mort frappe. On en sort assommé de fatigue, abruti par le bruit, les articulations douloureuses et les muscles durcis. Il a **13 ans** ! En ce début de siècle on n'a pas le choix,



Les dossiers de la métallurgie CGT



l'enfant doit au plus vite faire place à l'homme.

Il s'endurcira et apprendra un métier qu'il aura à cœur d'approfondir, de maîtriser. Mais il rentre aussi de plainpied dans cette classe ouvrière qui sera sa famille, son espérance. Ce jeune garçon trapu, affublé d'une épaisse tignasse prendra toute sa place parmi ces hommes durs mais chaleureux. Il mesure vite ce qu'est l'exploitation capitaliste. C'est à ce moment là que l'écho d'un avenir nouveau parvient jusqu'à **Decazeville** : à quelques milliers de kilomètres, au-delà de la boue saignante du front, des hommes ont quitté des tranchées couvertes de neige et retourné leurs fusils. La révolution submerge la **Russie**. Ce qui n'est encore qu'un murmure fera bientôt trembler le vieux monde.

L'armistice verra le retour de la famille à **Paris**. Mais pour **Jean Pierre** l'exigence de travailler et le gout du métier demeure. Il poursuit son apprentissage dans les petites fonderies du quartier du Marais. Il acquiert savoir faire et réputation. Il a le goût de l'effort et l'amour du travail bien fait.

Depuis ces premières années d'atelier il a trouvé sa place dans le mouvement ouvrier. Il est attaché à la condition de ses camarades et l'appétit de justice et de liberté qui l'habite ne le quittera plus. Il s'investit pleinement dans l'action syndicale et politique. En **1922** il adhère au parti communiste.

En **1924** il est appelé au 25^{ème} régiment d'infanterie de **Nancy**. La condition du soldat faite de brimades et d'humiliations le révoltera. Cette situation souvent intolérable mais aussi la mission qu'on leur assigne de gardien de prison pour les opposants au colonialisme dans **la guerre du Rif** qui fait rage au **Maroc** suscitera de sa part et de celle de ses camarades protestations et actions. Il fait le mur pour distribuer des tracts, coller des affiches. Il écopera de 45 jours de cellule mais échappe de peu aux « sections spéciales ». En sortant de la caserne, après **18 mois** de service, c'est avec encore plus de fougue qu'il entonne *l'internationale* avec ses camarades.

De retour à la vie civile il reprend son métier de fondeur passant d'un patron à l'autre au gré de la

demande et du montant de la paye. Mais l'engagement prend désormais une place centrale. Il distribue tracts et journaux syndicaux et se forge des amitiés profondes avec les camarades rencontrés à *la bourse du travail*. Cette activité est vite repérée par le patronat et comme beaucoup d'autres militants il est obligé de falsifier son identité pour trouver du travail. C'est alors que sa réputation le fait entrer chez **Rudier**.

S'il vous arrive de passer dans les environs des invalides, n'hésitez pas à passer la porte du musée Rodin. Dans le parc qui entoure cet hôtel particulier vous pourrez admirer les œuvres du sculpteur. Parmi celles-ci une immense porte de 4 mètres sur 6 : la « *porte de l'enfer* ». Une œuvre exceptionnelle, commande de l'état. On y distingue, accumulés, plusieurs des chefs-d'œuvre du maître dont une, trônant tout en haut : le penseur. Ce penseur, connu universellement et dont un critique de l'époque écrivait : « *Le penseur de Mr Rodin c'est l'ouvrier quelconque, anonyme, inconnu, le premier d'entre les prolétaires, (...). Il symbolise la société égalitaire et la république intégrale* ».

L'histoire, la grande comme la petite ne se trompe pas. Car ce fascinant monument, pensez-



« la porte de l'enfer »

Les dossiers de la métallurgie CGT

donc 8 tonnes de bronze ! est sorti des ateliers **Rudier** à la fin des années 20. *Antoine Rudier*, fondeur d'art, est alors le seul au monde capable de telles réalisations. Il a pour clients : **Maillol**, **Bourdelle**, **Renoir** et le musée Rodin. Pour assurer à cette clientèle d'artistes de génie une qualité irréprochable ce patron là n'a pas hésité. Il recrute les meilleurs compagnons, leur garantissant des salaires élevés et leur reconnaissant autant que leur excellence, la liberté syndicale. **Jean-Pierre Timbaud** reconnu par ses pairs pour ses qualités humaines et professionnelle, se retrouve donc à exercer son savoir de fondeur patiemment acquis notamment sur cette œuvre d'art monumentale qui demandera 3 années d'efforts. **Timbaud** assurant la coulée de bronze qui donnera forme au penseur. Quelle magnifique image ! La main de l'ouvrier syndicaliste se joignant à celle de l'artiste pour donner corps à la pensée.

L'avenir lui sourit : il s'accomplit dans son métier, s'investit dans son activité syndicale et s'intéresse de plus en plus à une mécanicienne en chaussures qu'il aime emmener danser du côté de la rue de Belleville. En **1927** il épouse **Pauline** le premier des deux grands amours de sa vie

avant que le deuxième : la petite **Jacqueline**, ne voit le jour en **1928**. La vie pourrait suivre son cours avec sérénité pour ce jeune couple. La paye est bonne, **Pauline** peut rester à la maison s'occuper de **Jacqueline** dans le 2 pièces du XVIIIème. Le voilà secrétaire du syndicat, élu par les 40 ouvriers mouleurs de chez **Rudier** puis responsable des métallurgistes du XVème arrondissement. Mais déjà les conséquences du Krach financier de Wall Street en **1929** ont traversé l'atlantique. Dès le début des années trente la crise économique s'étend à la France. Le chômage devient l'allié du patronat qui en profite pour augmenter les cadences, réduire les salaires et les effectifs tout en augmentant les profits.

Timbaud se démène. Il est aux portes des usines. Il distribue des tracts, prend la parole à la débauche de midi devant **Renault**, **Citroën**, **Alsthom**. Il devient la bête noire du patronat et son arrestation est l'objectif prioritaire de la police. Pour leur échapper il invente des ruses dans le métro ou l'autobus. Il utilise les immeubles à double issue pour échapper à la surveillance policière constante. Les camarades préviennent la police par téléphone pour l'orienter sur de faux rendez-vous puis saturent les

standards par des appels répétés pour empêcher que l'alerte soit donnée.

Les actions sont soumises à des règles qui s'apparentent déjà à la lutte clandestine : on se rend sur les lieux des initiatives par groupes de 5 dont seul le responsable connaît l'objectif. Ces dispositions seront l'occasion pour **Timbaud** de mettre en œuvre son humour :



Doury, Timbaud, Poirot, Enaff, Croizat en 1936 négociation des conventions collectives.

à un jeune exalté qui le pressait de lui dire où ils se rendaient il avoua sans rire : « *on va enlever le soldat inconnu* » ; L'autre abasourdi murmura : « *merde ! Quelle gueule ils vont faire en lisant le journal* ».

Comment est-il ce **Timbaud** de 29 ans, agitateur, organisateur et bientôt stratège. **Germaine Henaff** en fait le portrait :

« *TIMBAUD, c'était un de ces prolos parisiens qui sont des brasseurs d'hommes... Il était trapu, le regard noir, passionné, tête de lard mais bon copain. Quand, pour parler, il s'accrochait à un bec de gaz à la porte d'une usine, il savait galvaniser* ».

Février 33, Hitler soutenu par la bourgeoisie prend le pouvoir en Allemagne. A Paris en mars éclate la grève chez **Citroën**. Depuis le début de la crise Citroën est parvenu à réduire de moitié ses effectifs avec des



Prise de parole devant une entreprise de l'automobile **Timbaud** et **Croizat**

Les dossiers de la métallurgie CGT

profits de plus en plus élevés. En **1932** il occupe la première place dans l'industrie automobile européenne avec des bénéfices plus élevés que les salaires versés aux salariés. Le **28 mars 1933** des notes de services annoncent des baisses de salaire de 18 à 20% car il faut de nouveau combler les dettes pharamineuses contractées dans les casinos par sa majesté *Citroën*.



*Le défilé de victoire des Citroën
Timbaud et Rose Zehner 1936*

Trop c'est trop. Ça gronde dans les ateliers. Mais dans ce bagne rationalisé pour 18 000 salariés que sont les établissements **Citroën** il n'y a que 100 adhérents à la CGT. *Timbaud* s'attèle à cette tâche impossible. Il fait élire un comité de grève de 420 salariés élus dans chaque service et atelier. C'est cette force, cette maîtrise par les salariés eux-mêmes de leur mouvement qui permet de déjouer la tentative de lock-out de la direction, d'organiser l'occupation et de résister aux violences policières et aux arrestations. Après **35 jours** de grève les salariés pourront rentrer dans les ateliers la tête haute avec le recul de *Citroën*. De 100 syndiqués on est passé à **1 400** et c'est Jean-Pierre Timbaud lui-même qui tirera l'analyse du conflit devant le congrès confédéral de **septembre 1933**. Son rapport clair, réfléchi, argumenté aura

coûté bien de la sueur et des efforts à cet homme de terrain mais reste un exemple d'analyse et de pratique syndicale.

L'année **1934** sera l'occasion de luttes permanentes contre la montée du fascisme et la tentative de putsch des ligues en **février**. *Jean-Pierre* est de ceux qui ne baissent jamais les bras. Il rassemble pour la manifestation du **9 février** ou 6 antifascistes trouveront la mort et la grève générale qui suivra le **12 février**. Il aura pris une part considérable dans les luttes, les manifestations, les mouvements sociaux d'ampleur qui jalonnent ces premières années de la décennie et qui seront le terreau sur lequel viendra éclore la grande victoire du front populaire de **mai 1936**. Mais il faudra prolonger dans les entreprises les acquis des urnes. Le **4 juin** il y aura 2 millions de

400% des ouvrières de l'Habilleme nt de Verdun pour atteindre enfin un salaire décent. Puis le **20 juin** ce sont les 2 semaines de congés payés. Le **21 juin** les 40 heures payées 48. Le **24 juin** les conventions collectives. *Jean-Pierre* signera celle de la métallurgie parisienne. La barque est lourde pour les patrons qui sauront faire payer le prix fort cette dignité qu'on leur a arrachée.

Timbaud pour la première fois peut emmener sa petite famille au bord de la mer. *Jacqueline* gardera longtemps comme meilleur souvenir ces instants où son père lui a appris à nager.

L'espoir est au rendez-vous. La CGT dépasse les **5 millions d'adhérents**, la fédération des métaux a fait **700 000 adhésions**. Les permanents du syndicat habitués à des salaires souvent



grévistes, 12 000 grèves enregistrées au ministère du travail dont 9 000 avec occupation. Le fruit mûr tombe le **7 juin** avec les accords de Matignon auxquels il participe. Les salaires sont augmentés en moyenne de 30%. Mais on mesure mieux la réalité ouvrière de l'époque quand on apprend que c'est de 300% que sont augmentées certaines ouvrières du textile et jusqu'à

incertains et toujours chichement comptés se retrouvent contraints de gérer une fortune. Ce sera l'investissement dans les réalisations sociales qui demeurent pour une grande part encore vivantes et efficaces aujourd'hui : *la clinique des bluets, le centre de formation de l'impasse de la baleine, le 94 de la rue d'Angoulême (aujourd'hui rue Jean-Pierre Timbaud), les*

Les dossiers de la métallurgie CGT

châteaux de Baillet et Vouzeron pour le repos des travailleurs et les colonies de vacances.

Mais le ciel s'assombrit vite. L'idéal républicain est menacé au-delà des Pyrénées. Timbaud avec une délégation de métallos parisiens se rend aux cotés des camarades espagnols.

Puis ce sera **Munich** et la capitulation des bourgeoisies occidentales devant les appétits nazis. Pour le grand patronat le choix est déjà fait : « *plutôt Hitler que le front populaire* ». **Churchill** lucide dira simplement : « *vous aviez à choisir entre le déshonneur et la guerre ; vous avez choisi le déshonneur et vous aurez la guerre* ».



Reunault fait inculper les militants du syndicat ici devant le palais de justice

Elle est là, la guerre. La drôle, celle ou l'on entasse les soldats dans des casemates inutiles d'où ils ne pourront même pas apercevoir les blindés allemands fonçant sur **Paris**, celle ou l'on affecte un **Timbaud** comme chauffeur d'officier pour éviter la contamination ; la contamination de la volonté, de la résistance et de l'honneur.

C'est la débâcle. **Pétain** et ses sbires accueillent les nazis comme des sauveurs. L'état français est prêt à se vautrer dans la collaboration. Pour la bourgeoisie l'heure des comptes a sonné : « *la racaille rouge va enfin payer* ».

Démobilisé Timbaud rentre illégalement à Paris. Il reprend aussitôt contact avec les camarades **Henri Gautier**, **Henri**

Tanguy, **Marcel Paul**, **Jourdain**, **Semat** et participe immédiatement à la constitution des comités syndicaux clandestins et à la diffusion de *la vie ouvrière*.

Le **6 octobre Cécile Rol Tanguy** l'informe qu'il est recherché. Avant d'entrer dans la clandestinité il prend Jacqueline sur ces genoux : « *Ma fille, tu dois savoir, si un jour je me trouve en prison, ce ne sera pas parce que j'ai commis un crime ou que j'ai volé, mais parce qu'actuellement, je mets toutes mes forces pour que notre pays retrouve la liberté, mais aussi parce que je me suis toujours battu pour un idéal, pour défendre les ouvriers et pour la justice sociale. Tu ne devras pas avoir honte de moi* ».

Le **18 octobre 1940** il est arrêté devant le cirque d'hiver où il avait un rendez-vous clandestin.

Il est interné à **Aincourt** où il retrouve **Fernand Grenier** puis le **5 décembre 1940** à **Fontevault** cette abbaye austère du XII^{ème} siècle, sinistre et lugubre. Ils sont transférés le **21 juin 1941** à **Clairvaux** avec **Léon Mauvais**, **Henri Raynaud** et **Charles Michels**. C'est là que **Jacqueline** pourra enfin voir son père mais pour la dernière fois, habillé en bagnard, les sabots aux pieds. Il y a des images dont on ne guérit pas.

Et pour finir le camp de **Choisel près de Chateaubriant**.

Avec ses camarades **Jean Pierre** n'aura de cesse de préserver la dignité et le moral de chacun en organisant la vie et la résistance de chaque instant. **Odette Nilès** elle même incarcérée au camp à l'automne **1941** raconte sa surprise lorsqu'elle arrive un soir et découvre avec d'autres sa nouvelle prison : « *il y avait des boîtes de conserve avec des marguerites. Vous savez ces petites marguerites que l'on trouve partout. C'était Jean Pierre Timbaud qui les avait fait*

déposer. Vous voyez un peu le réconfort ».

Mais la réclusion n'empêche pas **Jean Pierre** et ses camarades de demeurer à l'offensive. Les évasions s'organisent : **Raymond Semat**, **Henri Raynaud** et **Fernand Grenier** puis **Eugène Henaff** et enfin c'est le tour de **Léon Mauvais**.

20 septembre 1941. C'est le 37^{ème} anniversaire de **Jean-Pierre Timbaud**. Dans le camp c'est l'occasion d'une fête : les fédérations défilent et la chorale entame des chants d'espoir.

Mais le **20 octobre** les soldats allemands prennent la place des gendarmes français. Le Feldkommandant **Holtz** vient d'être abattu à **Nantes**. Les allemands réclament l'exécution d'otages. **Pierre Pucheu**, ministre de l'intérieur, ancien dirigeant du syndicat patronal supervise lui même la liste des condamnés. Ce sordide revanchard va laver l'humiliation de **36** : **Timbaud** sera en tête de liste.

Le **22 octobre** le sous lieutenant de gendarmerie **Touya** va au bout de sa sinistre mission et fait l'appel de ceux qui monteront dans les camions. **Timbaud** passe devant lui et lui lance : « *je ne suis qu'un ouvrier, mais je ne voudrais pas salir ma cote comme tu souilles ton*



Les dossiers de la métallurgie CGT

uniforme». Les prisonniers ont déjà organisé la riposte qui fera de cet assassinat un instrument de lutte pour la résistance. C'est du camp tout entier que monte *la marseillaise*. Elle les suivra jusqu'à la carrière où sont plantés les poteaux d'exécution. Un quart d'heure plus tard **27 martyrs** baignent dans leur sang. *Touya* lui-même témoignera de leur dignité. Notre Timbaud lui s'écrit devant ces bourreaux nazis : « *vive le parti communiste allemand* ». Par ces quelques mots il venait de redonner espoir et dignité pour tout un peuple.

La vague de terreur que voulait susciter **Vichy** et les allemands se transformera en une onde de choc d'indignation. Dès les jours qui suivent la population viendra fleurir la carrière. Dans tout le pays des grèves de protestation s'organisent, des fleurs sont déposées, des pancartes au nom de **Timbaud** sont accrochées dans les ateliers. Un numéro spécial de *la Vie Ouvrière* de **novembre 1941** proclame : « *Métallos*

parisiens ! D'un commun accord, les occupants et les traîtres ont assassiné notre Timbaud ».

Notre Timbaud ! Il était la fierté des métallos parisiens il est désormais, avec ses camarades martyrs, l'honneur de la classe ouvrière.

Ils sont morts au plus noir de la nuit, quand l'espoir était orphelin, quand la lumière n'était encore qu'un songe. Et pourtant ils n'ont pas hésité, pas faibli, assurés de participer, en faisant face à leurs bourreaux, à un avenir meilleur.

Le **25 août 1944** le peuple de Paris se libère. **Jean-Pierre Timbaud** n'aurait pas eu **40 ans**. Beaucoup conserveront de lui cette image que *jean Fréville* dans son roman « *pain de brique* » a si bien retranscrit : « *Au feu de sa parole, l'espoir se muait en certitude, l'inarticulé en évidence, l'hésitation en choix, la passivité en acte. Un propagandiste né, un de ces entraîneurs d'hommes qui fixent le sort de batailles. Dès qu'il surgissait, la plaisanterie à la bouche et le soleil au cœur, les visages se déridaient. Monté sur une borne, un marchepied, un mur, accroché à une grille, il lançait la*

blague qui met le feu aux poudres, clarifiait le confus et l'obscur, assénait des arguments comme on abat son poing ». Il est bon de sentir qu'un tel homme fut des nôtres.

Aujourd'hui des rues, des places, des lycées portent son nom. Préserver cela ce n'est pas seulement honorer la mémoire d'un homme qui convenons – en l'a mérité bien plus que beaucoup d'autres, mais aussi perpétuer les valeurs de paix, de justice sociale et de dignité qui l'ont animé toute sa vie. Le centre où nous sommes y participe activement et avec quel succès !

A l'heure où les descendants du « **saigneur de Billancourt** », le collaborateur **Louis Renault**, tentent de réhabiliter celui qui a mis au service de la barbarie nazie, ses usines, ouvriers compris, il est de notre responsabilité de poursuivre le combat de **Jean-Pierre Timbaud**. Permettez moi d'en être, à vos cotés.

Claude Ven
Président de l'IHS
CGTMétallurgie

Le matin au «94» devant la Maison des métallos

A l'initiative de l'Union Fraternelle des Métallurgistes cgt d'Ile de France, pour ce **70^{ème} anniversaire**, avec le dépôt d'une gerbe sous la plaque commémorative sur la façade de son siège et prise de parole de son Président **Lucien Grimault**, soulignant la volonté de pérenniser le patrimoine social réalisé par nos prédécesseurs dont **Jean-Pierre Timbaud** et **Henri Gautier** furent parmi les fondateurs.



Les dossiers de la métallurgie CGT

Le 14 octobre à Payzac



Jean-François Caré et Jacqueline Timbaud devant la maison Natale de Jean-Pierre Timbaud



Jacqueline Timbaud dévoile la plaque dans le Hall du lycée.

A **Payzac** une soirée en hommage à Jean-Pierre Timbaud, natif du village, secrétaire national de la CGT métallurgie, assassiné en 1941 en même temps que Guy Môquet à Chateaubriand. C'est en présence du président de l'ANACR, Jean-Paul Bedoin, de celui de la Fondation pour la mémoire de la déportation, Norbert Pilmé, de Jean-François Caré, secrétaire général de l'Institut d'histoire sociale de la métallurgie CGT, et de la fille de Jean-Pierre Timbaud, Jacqueline, que s'est déroulée cette soirée en hommage à Jean-Pierre Timbaud, organisée à l'initiative de la municipalité. La veille, visite des papeteries de Vau où travailla Jean-Pierre, tout jeune, et son père. L'après-midi dépôt de gerbe sur la plaque Jean-Pierre Timbaud à Payzac en présence du Secrétaire Général de l'UD de Dordogne, Laurent Perea Secrétaire de la Fédération du PCF, Jackie Varaillon Présidente de l'IHS Dordogne.

Au lycée Jean-Pierre Timbaud de Brétigny/Orge le 20 octobre



Professeurs et lycéens ont assisté à la découverte de la plaque, en présence de Claude Ven et Jacqueline Olivier-Timbaud et Jean-François Caré. Un débat de plus de 2 heures avec 200 jeunes



Rue Jean-Pierre Timbaud à Paris

A l'angle du Bd de Belleville et n°1 de la rue JP Timbaud. Une initiative réalisée à la demande du patron du restaurant pour ses clients et les habitants de la rue **Jean-Pierre Timbaud** dans le 11^{ème} arrondissement de Paris. Celle-ci sera renouvelée, avec une préparation et une large information qui permettra sans doute une plus forte participation.



70e Anniversaire des fusillés d'Octobre 1941

Par Elisabeth Colino, membre du collectif jeunes FTM-CGT

Paru dans le Courrier Fédéral n° 276 sous le titre un week end de «OUF»

Le 22 octobre 1941, 27 militants communistes et syndicalistes ont été exécutés au camp de Châteaubriant en représailles à la mort d'un officier allemand tué à Nantes deux jours auparavant.

Parmi eux, des ouvriers de la métallurgie dont Jean-Pierre Timbaud, dirigeant de la fédération. Aussi, la fédération, son collectif jeunes et son Institut d'Histoire Sociale ont participé à l'hommage qui leur a été rendu.

Jeudi 20 octobre.

Nous faisons connaissance avec les membres de la délégation étrangère, Suheir Tabanja, une jeune palestinienne

et Khenzeni Mkuize et Sivato Nkomonye, deux sud africains. Nous les informons du déroulement du week-end et en particulier leur participation active au spectacle qui aura lieu à la clairière de Châteaubriant.

Chacun devra raconter son vécu en lien avec toutes les formes de résistance, avec un idéal de justice et de liberté.

Très vite, des liens se tissent entre nous. Malgré la barrière de la langue, chacun d'entre nous sent déjà les souffrances vécues communément et la volonté de lutter pour faire cesser les attaques que nous subissons.

Nous sommes tout de suite d'accord pour dire que notre ennemi commun est le capitalisme.

Les colonisations subies par la Palestine et l'Afrique du Sud sont aussi des vecteurs de grande souffrance et de frustration. Nous sentons la rage qui les anime, même si Mandela a heureusement permis d'arranger un peu les choses.

Nous évoquons les problèmes de salaires trop bas, de précarité accrue, d'égalité femme homme... Dès lors, nous savons que notre collaboration sera riche en enseignements.

La soirée fut consacrée à la montée au sommet de la Tour Eiffel, nos trois invités avaient des étincelles dans les yeux et bien que français, nous ne fûmes pas insensibles au Paris illuminé la nuit. Je peux lire l'immense déception de notre amie palestinienne, lorsqu'en recherchant le drapeau palestinien, elle ne trouve que celui d'Israël et dit, pour se venger : « Jérusalem est la capitale de mon pays. »

Vendredi 21 octobre.

Le matin, nous continuons les discussions entamées la veille. Chacun doit faire part de son vécu syndical et de la façon dont fonctionnent les structures revendicatives ainsi que les politiques gouvernementales. Nous parlons du logement, de l'éducation, de la paupérisation des peuples...

Les échanges sont très riches, surtout quand nous posons à nos camarades internationaux de nous poser des questions sur ce qu'il se passe en France. Nous profitons de l'occasion pour faire taire quelques idées reçues, notamment sur l'actuel président de la France, ce dernier n'ayant eu de cesse de mentir au monde entier, en se proposant de changer celui-ci.

Encore une fois, nos conclusions sont les mêmes, le système capitaliste et le manque de réactions collectives sont les causes de bon nombre de nos problèmes.

L'après-midi, après un débat composé par Aziz Bouabdellah et nos camarades internationaux qui feront bientôt l'objet d'un reportage pour la NVO, nous avons continué les échanges. Malheureusement, nous n'avons pas pu tout aborder dans un temps aussi court.

Samedi 22 octobre.

Les camarades de la fédération des cheminots ont eu la gentillesse de nous inviter à participer à une journée de débats consacrée à la jeunesse. De nouveau, ces échanges ont permis de constater que dans le rail, aussi, les ravages du capitalisme se font de plus en plus sentir.

Les jeunes cheminots, nombreux, ont reçus les encouragements de la part du secrétaire fédéral. Il semble que l'Etat fait tout pour livrer ce service public, pourtant rentable, aux mains des entreprises privées. Le secrétaire fédéral des cheminots nous a invité à être plus optimistes malgré les difficultés, en s'inspirant des résistants, qui eux se sont mis en marche pour lutter, malgré des niveaux d'incertitudes énormes. Nous sommes assez d'accord avec cette idée, car sans espoir et optimisme, nous risquons de prendre inconsciemment le chemin de la résignation, voire même la transmettre.

Le temps fort de la journée a été la présence du premier résistant nantais, Henri Duguy, arrêté en 1941 pour avoir distribué des tracts syndicaux. Ce dernier a scotché l'assemblée par la pertinence de ses propos. Nous retenons ce qu'il a dit au sujet des périls qui nous attendent, si le capitalisme continue sa course folle. Aussi, il a souligné que malgré les épreuves, il ne regrette rien et que si cela était à refaire, il le referait. Ce camarade est une personne avec laquelle l'assemblée s'est sentie tout de suite très proche de par l'authenticité de son vécu et la sincérité de ses propos. Pourtant quelques générations nous séparent, mais les problèmes sont exactement les mêmes sur le fond.

Nous avons été très impressionnés, aussi, par le nombre de cartes syndicales CGT que ce camarade cumule : 77. Nos camarades palestiniens et africains ont vivement réagi au témoignage d'Henry. Chacun d'eux s'est levé pour exprimer leur sympathie à l'égard du grand homme qu'il est. Sovato, le camarade africain a dit que lorsqu'il rentrerait dans son pays, il pourrait dire qu'il a rencontré le « Nelson Mandela français ». Une journée vraiment enrichissante et pleine

d'émotions fortes!

Dimanche 23 octobre : le jour J.

Le dimanche matin à 8h00, nous voilà partis avec nos amis de la délégation étrangère et les jeunes cheminots. Nous étions tous très enthousiastes et avions hâte d'arriver. Pour beaucoup d'entre nous, c'était la première fois que nous nous rendions sur ce haut lieu de l'histoire du peuple français.

Enfin, après des mois d'attentes, nous arrivions sur le site de la clairière, là où nos camarades tombèrent sous les balles allemandes. L'endroit vide était déjà très impressionnant.

Vers 14h30, l'hommage rendu par l'armée française et les officiels a démarré, la foule, nombreuse, s'est levée, en observant un silence émouvant.

Peu après, lors du spectacle dédié à l'évocation historique, retraçant les grandes luttes sociales françaises et mondiales, notre amie Suheir, de Palestine, est montée sur scène avec courage et s'est exprimée devant des milliers de personnes, pendues à ses lèvres. Elle a notamment parlé de son frère emprisonné depuis neuf années en Israël et a tenu à rendre hommage aux grands résistants français pour lesquelles elle a dit avoir une immense admiration. La foule était conquise par ce magnifique témoignage. Nos amis d'Afrique du sud ont fait de même, ils ont témoigné des souffrances qu'ils ont vécues dans leur pays et ont exprimé leur sympathie au peuple de France. L'exercice ne semblait pas facile mais ces derniers ont effectué cette mission avec une ferveur et un courage, sans nom.

Pour conclure, je dirais que participer à ces commémorations, nous a permis de resserrer encore les liens qui unissent les membres du collectif jeunes métallos, c'est très important pour mener à bien nos travaux. De plus, ces commémorations, nous ont permis d'accroître encore nos convictions et nous ont permis de respecter le devoir de mémoire.

Nous sommes fiers d'avoir eu l'honneur d'accompagner des jeunes d'autres pays et leur faire partager notre immense respect pour les camarades tombés fièrement contre l'envahisseur fasciste. Fiers d'avoir pu présenter un événement ayant eu des conséquences énormes pour la France.

Merci à notre fédération qui s'est donnée les moyens d'organiser un tel événement.

Merci aux interprètes Philippe et Christiane. Merci à Christian, Fred, Philippe, les jeunes cheminots, les retraités du 44, les jeunes métallos, et tous les autres. Merci aux 27 de Châteaubriant, pour leur courage et leur dignité qui sont un exemple pour tous, quelle que soit la nation d'origine.